

et les courtes phrases, mais je sais trop de langues pour en parler parfaitement bien aucune ; et j'écris n'importe comment. Je crois que je suis trop impatient pour jamais rien réussir.

Au fond, Edouard ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même. Quand il m'a demandé si j'avais une maîtresse, j'ai failli lui dire que je ne redoute rien tant qu'une liaison ; mais mieux vaut ne pas trop se découvrir. J'ai l'horreur de parler de moi ; cela ne vient pas seulement de ce que je ne m'intéresse pas à moi-même, mais surtout de ce que je n'avance rien sur moi-même, que le contraire ne m'apparaisse aussitôt beaucoup plus vrai. Ainsi j'allais écrire : j'ai le goût de la volupté, mais il faut bien que je me l'avoue : l'amour m'ennuie. Et je songe aussitôt que ce qui m'ennuie dans l'amour c'est la romance, le long différend du plaisir, les petits soins, les minauderies, les protestations, les serments... Car, amoureux, je le suis sans cesse, et de tout, et de tous. Ce qui me déplairait, ce serait de ne l'être plus que de quelqu'un.

Ce besoin que j'ai d'obliger, de rendre service, d'où jaillit la plus claire source de mon bonheur, et qui me fait sans cesse préférer autrui à moi-même, n'est peut-être, après tout, qu'un besoin de m'échapper, de me perdre, d'intervenir, et de goûter à d'autres vies.

Assez parler de moi. Sans Edouard je n'en aurais jamais tant dit.

ANDRÉ GIDE.